

comprenais ce qu'on voulait dire ; je m'indignais avec les journalistes contre la corruption, et je regardais M. Guizot comme un être sans justice, qui ne pouvait plaire qu'aux Anglais.

Les choses continuèrent de la sorte : le travail, les disputes, de temps en temps un lundi, mes journaux le soir, et puis les souvenirs du pays : " Voici l'automne... voici que les feuilles tombent... On va se promener au Haut-Barr, on prend des chopes au petit bouchon de Faller, et puis on redescend la côte ; on est heureux... et moi je suis ici tout seul !... "

" Depuis que les Dubourg sont partis, que fait-on là-bas ? quelles gens demeurent aujourd'hui dans la vieille maison ? Est-ce un charpentier, est-ce un serrurier, un tourneur ? On n'entend plus le vieux métier du père Antoine. La famille Rivel loge sans doute encore au second ; ils descendent et remontent toujours le vieil escalier... Oui, ils ne sont pas devenus riches, eux... ils n'ont pas abandonné le vieux nid ! "

Et songeant à cela durant de longues heures, je me figurais Annette devenue demoiselle :

" Elle ne te reconnaîtrait plus, me disais-je ; tu ne serais plus pour elle Jean-Pierre. "

Cette pensée m'accablait.

Ah ! je sentais que j'aimais Annette de plus en plus ! et ce M. Breslau, qu'ils avaient pris pour conseil, je pâlisais en pensant à lui.

Enfin, que faire ? le travail de tous les jours, la confiance du père Perrignon, la satisfaction de se dire : " Je gagne ma vie ! " et ces grandes disputes sur les droits du peuple, sur l'honneur de la France, sur la réforme, sur la Révolution, tout cela me montrait un nouveau monde, et souvent je m'écriais en moi-même :

" Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie ! Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour... eh bien ! ils ont la patrie ; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France ! Qu'elle prenne seule notre vie, Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, les richesses et la famille ! "

Ces pensées, le soir, seul dans ma chambre, me venaient en foule, et je me faisais à moi-même de semblables discours. Et puis je lisais le journal, je m'indignais de plus en plus contre les égoïstes, qui se figurent que la patrie doit les combler d'honneurs. Ah ! j'ai souvent pensé depuis, que ceux-là ressemblent aux avarés, aux usuriers, qui n'aiment qu'en proportion des écus qu'on leur apporte, et qui n'ont jamais connu le véritable amour !

Je me rappelle aussi qu'à la fin de septembre le quartier était devenu bien triste. Tous les étudiants étaient partis, il ne restait plus que les filles, qui maigrissaient, et dont les chapeaux, les petites robes d'indienne, les petits souliers pour la danse, s'en allaient brin à brin, comme les chandelles des prés quand souffle le vent. Elles entraient quelquefois au *caboulot* bien tristes, bien pâles, et s'asseyaient au bout de la table, en demandant deux sous de bouillon. Elles cassaient leur croûte de pain en silence, les yeux baissés, et mangeaient cela pour se soutenir. Personne d'entre nous ne leur disait rien ; chacun se faisait ses réflexions à lui-même, pensant : " Est-ce la fille d'un ouvrier ? Est-ce la fille d'un soldat ? Comment devient-on si misérable ? Et comment peut-on être assez lâche, assez éhonté, assez scélérat pour entraîner une pauvre fille, quelquefois une enfant à sa perte, et l'abandonner ensuite pour courir les champs et se réjouir avec père et mère, avant de recommencer ? Est-ce que cela ne crie pas vengeance ? Est-ce que de pareilles choses devraient être permises dans un pays chrétien ? "

Des centaines d'idées pareilles vous passaient par la tête. Devant Dieu, je le dis, les plus grands scélérats ne sont pas ceux qui tuent leur père, car la guillotine est près d'eux, mais ce sont ceux qui séduisent les filles et les abandonnent. Ce ne sont pas seulement des

scélérats, ce sont aussi des lâches. S'ils voyaient derrière eux la main du père ou du frère, ils frémiraient. Et je leur dis :

" Vous deviendrez vieux, vous vous confesserez, mais toutes les absolutions du monde ne vous serviront à rien : celles que vous avez assassinées vous attendent ! "

En ce temps, le père Perrignon trouvait plaisir à se trouver avec moi ; il me donnait des conseils pour l'ouvrage, il s'inquiétait de tout ce que je faisais, mes idées lui paraissaient justes, et bien souvent je l'accompagnais après le travail jusque dans son quartier, rue Clovis, derrière le Panthéon, pour causer des journaux, des affaires du pays et de tout ce qui nous intéressait. Nous restions là souvent un quart d'heure à sa porte avant de nous séparer. Un soir même que je l'avais reconduit de la sorte, voyant que bien des choses ne pouvaient m'entrer dans la tête, parce que je n'avais jamais lu que le catéchisme et l'histoire sainte, il me dit :

" Ecoute, petit, tu vas très bien, mais il faut absolument que je te prête l'histoire de notre Révolution. C'est là que tu verras d'où viennent nos droits, ce que nous étions avant 89, et ce que les anciens ont fait de nous. Seulement, aie bien soin du livre. "

—Soyez tranquille, M. Perrignon, lui dis-je, j'ai l'habitude de veiller à ce qu'on me prête. "

Alors nous montâmes ensemble. Il avait deux chambres assez grandes au cinquième sur la rue, une cuisine et un cabinet derrière. En entrant, je vis sa femme et trois enfants : une petite fille de dix à douze ans, un garçon de huit à neuf, et un autre tout petit encore au berceau. Les chambres étaient propres, bien éclairées ; la femme était grande, brune, elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans ; elle avait le nez droit, le front haut, le menton allongé. Cela paraissait une maîtresse femme, pleine de courage et de résolution. Rien qu'à voir la manière dont elle sourit à son mari, je reconnus qu'elle l'aimait bien, et qu'elle le considérait comme le premier homme de France. Elle lavait justement du linge dans un cuveau sur la table, les bras en manches de chemise, nus jusqu'aux coudes. La petite fille, qui ressemblait à sa mère, cousait près d'une fenêtre ; le petit garçon, en veste, et qui ressemblait tellement à Perrignon qu'on l'aurait reconnu dans la rue, écrivait gravement à l'autre bout de la table. L'enfant dans son berceau était rouge et frais ; il avait les yeux ouverts et ne criait pas.

M. Perrignon, sans rien dire, commença par ôter son chapeau, et par accrocher sa grande capote brune dans un coin. Ensuite il mit une blouse, et comme sa femme m'avancait une chaise en disant :

" Asseyez-vous, monsieur. "

Il dit :

" C'est un de mes compagnons, Marianne, un brave garçon que j'aime... dans le genre de Roger, tu sais... c'est le même caractère. "

Aussitôt la femme me regarda d'un air curieux et répondit :

" Oui, il lui ressemble. "

Après avoir dit cela, le père Perrignon embrassa sa fille, qui s'était levée et s'appuyait contre lui. Il embrassa le petit garçon, et prit son cahier en me le montrant.

" Regarde ça, Jean-Pierre, fit-il, pendant que ses joues s'animaient, qu'en penses-tu ? "

—Il écrit déjà bien, monsieur Perrignon.

—Oui, c'est une écriture ferme, c'est net, c'est bien posé, dit-il. Je suis content de toi, Julien. "

J'embrassai le petit, qui paraissait tout fier ; et Perrignon, s'avançant vers le berceau, prit son dernier en se levant et l'embrassant, ouvrant la bouche et riant comme un bienheureux.

La mère, qui s'était remise au cuveau, riait de bon cœur, et le petit enfant, tout réjoui, étendant ses petites mains, finit aussi par rire, ce qui mit toute la famille de bonne humeur.